

Andreea-Roxana DOBRESCU  
(Université de l'Ouest  
de Timișoara, Roumanie)

## L'(auto)biographie (re)valorisée par la littérature contemporaine : les récits de filiation de Jean-Luc Coatalem

**Abstract:** (The (auto)biography (re)valued by contemporary literature: Jean-Luc Coatalem's filiation narratives) (Auto)biography has always been the path followed by writers to depict the lives of others, as well as their own existence. In relation with society, literature is constantly evolving, changing form and content, while reflecting outside reality. This article will examine the direction of contemporary literature at the turn of the 1980s, when critics took note of an aesthetic production that existing theories were unable to define. This orientation paved the way for an unprecedented modernity, reinvesting and re-evaluating the concept of the traditional (auto)biography. Among these variations, we will focus on the notion of *filiation narrative* through the work of Jean-Luc Coatalem. We will approach this form as a mutation of (auto)biography, without considering it as a breach of previous written literature, but rather as an inflection and revaluation of (auto)biographemes. By selecting three narratives of filiation, namely *Suite indochinoise: Récit de voyage au Vietnam* [Indochina Suite: The story of a journey to Vietnam] (1999), *Le dernier roi d'Angkor* [The last king of Angkor] (2010) and *La part du fils* [The son's heritage] (2019), we will explore the dimensions of an (auto)biographical approach engaged by Coatalem, who dedicates his stories to little-known, anonymous individuals. In addition, the selected corpus will enable us to illustrate the inflections of this literature, which, instead of focusing on the outstanding figures of history, concentrates on marginal, obscure family existences, through a double challenge: biographical (history seeks to restitute these modest figures) and autobiographical (the story of the Other ultimately turns out to be an autoscapy).

**Keywords:** Jean-Luc Coatalem, (auto)biography, filiation narratives, history of the Other, history of the Self.

**Résumé :** L'(auto)biographie a toujours été la voie empruntée par les écrivains pour faire le récit de la vie de l'Autre, mais aussi de leur propre vie. En relation avec la société, la littérature est constamment en évolution, changeant de forme et de contenu, en reflétant les réalités extérieures. Dans le présent article, nous allons nous pencher sur la tendance manifestée par la littérature contemporaine, au tournant des années 1980, lorsque la critique a pris acte d'une production esthétique que les théories existantes ne parvenaient pas à définir. Cette orientation ouvre la voie à une modernité sans précédent, réinvestissant et réévaluant le concept d'(auto)biographie traditionnelle. Parmi ces variations, nous nous concentrerons sur la notion de *récit de filiation* à travers l'écriture de Jean-Luc Coatalem. Nous allons traiter cette forme en tant que mutation de l'(auto)biographie, sans la considérer comme une rupture avec la littérature écrite avant, mais plutôt comme une inflexion et une revalorisation des (auto)biographèmes. En choisissant trois récits de filiation, à savoir *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam* (1999), *Le dernier roi d'Angkor* (2010) et *La part du fils* (2019), nous explorerons les dimensions d'une démarche (auto)biographique entreprise par Coatalem, qui consacre ses histoires à des individus menus, restés sous anonymat. De plus,

le corpus sélectionné nous permettra d'illustrer les inflexions de cette littérature qui, au lieu de s'intéresser aux figures marquantes de l'Histoire, se concentre sur des existences familiales marginales, floues, à travers une double visée : biographique (l'histoire cherche à restituer ces figures modestes) et autobiographique (le récit de l'Autre se révèle finalement être une autoscopie).

**Mots-clés :** Jean-Luc Coatalem, (auto)biographie, récit de filiation, histoire de l'Autre, histoire de Soi.

## Introduction

À l'orée des années 1980, la littérature connaît un changement profond, tant sur le plan formel que thématique. Cette nouvelle direction littéraire déplace l'accent du général au particulier, du collectif au singulier, du connu à l'inconnu et de l'Histoire à l'histoire individuelle et familiale. Ce tournant semble répondre aux bouleversements historiques et politiques du siècle précédent. Ayant traversé un siècle marqué par le contraste entre totalitarisme et démocratie, violence et paix, désillusion et espoir, l'homme du XX<sup>e</sup> siècle semble avoir perdu ses repères. Selon le chercheur Dominique Viart, « [t]oute civilisation s'accompagne de textes et de récits », ces mythes fondateurs qui assurent son progrès. Or, notre époque vacille dans l'incertitude, car « [l]es bases sur lesquelles s'appuyer pour avancer ont failli » (2009, 102-103). L'homme moderne éprouve un sentiment d'abandon, phénomène intrinsèquement lié à l'Histoire du siècle passé. Mais, dit Viart, « c'est une plus vaste déperdition d'Histoire » (2009, 104) qui se manifeste, entraînant un double abandon : celui de l'humanité, livrée à elle-même face aux atrocités et aux crimes du XX<sup>e</sup> siècle, et celui de l'homme, déraciné, privé des repères et du passé familial.

### 1. La littérature contemporaine : le cadre théorique

Devant ces réalités extérieures qui ont déstabilisé l'équilibre individuel et la cohésion familiale, la littérature n'a pas tardé à réagir. Ainsi, on assiste à une multiplication des « écritures de soi » (Viart 2008, 27), produites sous la plume d'écrivains souvent qualifiés d'orphelins (cf. *Encres orphelines* de Laurent Demanze), dont beaucoup sont des victimes ou des descendants des victimes de la Seconde Guerre mondiale. La critique littéraire a rapidement pris conscience de cette nouvelle production esthétique, que les cadres théoriques existants peignaient à définir.

Critiques et écrivains se sont donc investis dans l'élaboration d'une formule théorique capable d'englober ces textes à forte dimension (auto)biographique, aux accents généalogiques et imprégnés d'un sens aigu de l'(en)quête. L'ouvrage *Le pacte autobiographique* de Philippe Lejeune (1975) ne suffisait plus à répondre à ces

nouvelles exigences, car il ne s'agissait plus de simples autobiographies traditionnelles. En réaction au modèle formaliste de Lejeune, Serge Doubrovsky a proposé le terme d'*autofiction*, qu'il considère mieux adapté pour décrire les spécificités de cette écriture.

À ces efforts de théorisation se joignent d'autres figures majeures, dont les études enrichissent le cadre théorique de la littérature contemporaine. On peut notamment citer l'*otobiographie* et *circonfession* de Jacques Derrida, *la nouvelle autobiographie* d'Alain Robbe-Grillet ou encore l'*égolittérature* de Philippe Forest. Toutefois, parmi ces notions, nous privilégions celle de *récit de filiation*, proposée et consacrée par Dominique Viart dans le champ de la théorie littéraire. Les récits de filiation sont

« [...] des récits archéologiques en prose (à de rares exceptions près), souvent fragmentaires, dans lesquels une personne réelle restituée par l'enquête, l'hypothèse, le recueil d'informations ou de documents, l'existence d'un parent ou d'un aïeul, lorsque, avec une conscience métalittéraire marquée de son entreprise, elle met l'accent sur la vie individuelle de cette personne aux prises avec les contraintes familiales, sociales et historiques. » (Viart 2019, 18).

Prenant comme point de départ la définition de Dominique Viart, nous considérons que les récits de filiation illustrent une revalorisation et une réinvention de l'(auto)biographie traditionnelle, adaptée aux particularités historiques et esthétiques de notre époque. En intégrant ces particularités, on pourrait placer l'écriture de la filiation sous le signe d'une (auto)biographie construite au fil de la narration, au rythme de l'enquête qu'elle déploie. Ce processus entraîne une annulation de la chronologie linéaire, une fragmentation du récit et un aspect hybride et composite du texte, alternant entre factuel et fictionnel, vérité et supposition. Écritures de et sur l'absence, les récits de filiation naissent d'un manque (familial, généalogique) dont les écrivains contemporains ont su tirer parti pour engager la littérature sur une nouvelle voie et lui attribuer un (autre) sens : écrire contre l'oubli, (re)prendre la parole, parler pour (se) guérir. Mais pourquoi, aujourd'hui, l'homme ressent-il ce besoin de se tourner vers le passé ? N'a-t-il pas déjà trop souffert à cause de ce dernier ? Et quel serait le but de ce retour ? Les récits de filiation semblent apporter une réponse : le passé constitue le fondement du présent, il en est la source et l'explication. En conséquence, ce retour au passé n'est pas un choix, mais un impératif pour le sujet contemporain. Cette impulsion de la littérature contemporaine s'explique notamment par la question de l'héritage, qu'on pourrait résumer par cette formule : *Dis-moi de qui tu hérites, je te dirai qui tu es* !<sup>1</sup> En ce sens, les mots de Bergounioux (1996) nous semblent évocatoires : « Si une part de nous-même s'attarde aux heures anciennes, c'est qu'il a dépendu d'elles, qu'il

---

<sup>1</sup> À propos de la formule proposée par Dominique Viart, « "Dis-moi qui te hante, je te dirais qui tu es" » (2008, 105), construite en renversant l'expression populaire « "Dis-moi qui tu hantes...je te dirais qui tu es" ».

y ait d'autres heures, une issue, un avenir qui soit la négation de la peine, du passé, de l'absence en quoi le présent a pu consister. ».

À la lumière de ces réflexions, on comprend que la littérature contemporaine, à travers les récits de filiation, renoue le dialogue avec le passé, non pour en faire l'éloge, mais pour révéler combien il est constitutif du présent, auquel il reste inextricablement lié. Sous l'apparence trompeuse d'un passé dominant les devantures romanesques, c'est en réalité le présent qui s'écrit, non pas contre le passé, mais dans sa continuité : entre héritage et mutation.

« Le récit de filiation s'écrit à partir du manque : parents absents, figures mal assurées, transmissions imparfaites, valeurs caduques – tant de choses obèrent le savoir que le passé en est rendu obscur. », explique Dominique Viart (2008, 94), exposant ainsi un trait définitoire de ces textes : le retour au passé, aux origines, phénomène qu'il décrit comme une substitution de l'intériorité par l'antériorité (Viart 2008, 79). De fait, ce manque originel (d'histoire familiale, de passé, d'ancêtres, d'identité) explique l'insistance de cette littérature sur la biographie comme forme littéraire, que les écrivains contemporains réinventent. Ces textes se consacrent souvent à la biographie d'un parent ou d'un ancêtre, figure centrale du récit, mise en lumière par un auteur-narrateur jouant le rôle de biographe. Cependant, l'intérêt de la narration réside dans les ouvertures qu'offre ce récit rétrospectif. En ce sens, à notre avis, la biographie devient un instrument, une matière et une manière par lesquelles l'autobiographie contemporaine s'écrit. Autrement dit, il s'agit de raconter l'histoire des autres, de dire l'histoire de l'Autre, afin de pouvoir (r)écrire la sienne. Viart le souligne : « [l]e récit de l'autre [...] est le détour nécessaire pour parvenir à soi, pour se comprendre dans cet héritage : le récit de filiation est un substitut de l'autobiographie. » (2008, 80).

## 2. Les récits de filiation : l'écriture (auto)biographique de Jean-Luc Coatalem

Cette introduction théorique est indispensable à notre analyse et, par la suite, pour comprendre les applications de ces principes dans l'écriture d'un écrivain contemporain : Jean-Luc Coatalem. Les œuvres issues de la plume de cet auteur se présentent sous la forme d'une écriture intime qui interroge, en même temps, l'Histoire et l'Autre à travers un jeu de miroirs permettant la (re)construction de l'individu qui (se) cherche. C'est ainsi que nous allons examiner trois romans : *La part du fils*<sup>1</sup>, *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam*<sup>2</sup> et *Le dernier roi d'Angkor*<sup>3</sup>, qui illustrent, selon nous, les principes de cette littérature contemporaine où le Moi se construit dans

---

<sup>1</sup> Jean-Luc Coatalem. 2019. *La part du fils*. Paris : Stock. Dorénavant désigné à l'aide du sigle PF, suivi du numéro de la page.

<sup>2</sup> Jean-Luc Coatalem. 1999. *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam*. Paris : Le Dilettante. Dorénavant désigné à l'aide du sigle SI, suivi du numéro de la page.

<sup>3</sup> Jean-Luc Coatalem. 2010. *Le dernier roi d'Angkor*. Paris : Éditions Bernard Grasset. Dorénavant désigné à l'aide du sigle DRA, suivi du numéro de la page.

le reflet de l'Autre. L'écriture de Jean-Luc Coatalem offre une matière riche pour illustrer les inflexions de ce type de littérature (récits de filiation), construite sur le modèle (auto)biographique. D'ailleurs, l'écriture de la filiation, tout comme l'écrivain susmentionné font l'objet de notre thèse doctorale. Ainsi, *La part du fils, Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam* et *Le dernier roi d'Angkor* mettent en lumière des personnes-personnages, des proches de l'auteur-narrateur, qui s'efforce de restituer ces existences « minuscules » à travers une démarche (auto)biographique.

Alors que les noms des personnages changent d'un récit à l'autre et que l'auteur-narrateur admet, dans la postface de son roman *La part du fils*, que « la plupart des noms et plusieurs lieux ont été modifiés ou floutés » (PF, 263), cela n'empêche pas d'observer une continuité dans ces histoires familiales qui s'enchaînent. Sorte de saga familiale, elles dressent l'arbre généalogique de la famille du narrateur, en insistant sur différents moments de son histoire et sur la vie de ses membres. Ces récits questionnent le passé familial, cherchant à renouer le dialogue avec les ancêtres, à affirmer l'héritage familial et à garantir la continuité entre les générations. Autrement dit, l'écriture de Coatalem vise à « rétablir un *continuum* familial » (Viart, 2008, 88).

### **2.1. Les récits de filiation de Coatalem : le contexte (auto)biographique**

L'écriture de Jean-Luc Coatalem explore la problématique complexe de la filiation, qu'elle soit comprise comme un lien biologique, direct ou éloigné (ce qu'on appelle *filiation biologique*), ou en termes d'une connexion sans lien de sang, que Dominique Viart désigne par « filiations électives » (2008, 103). Dans les deux cas, quelle que soit la nature du rapport établi entre le Moi et l'Autre, l'auteur-narrateur ne peut se soustraire à une démarche (auto)biographique essentielle. En mettant l'accent sur un Autre (familial ou familier) avec lequel il se met en relation, le sujet enquêteur instaure inévitablement un cadre permettant ou non de discuter d'une possible filiation. Ce cadre, qui évolue constamment au gré de l'enquête, se caractérise par plusieurs éléments constitutifs : l'absence d'un être cher à l'auteur-narrateur, le silence des autres sur cet être disparu, la parole confisquée à ceux qui cherchent à en savoir davantage, et la réduction au silence. Ces éléments dessinent un contexte familial et relationnel brisé, où le désir et le besoin de l'Autre deviennent impératifs pour un individu resté seul devant le monde.

Dans *La part du fils*, le narrateur interroge le legs familial, résumé par l'absence (du grand-père Paol, figure centrale du récit, et de l'oncle paternel Ronan), le silence (de la famille en général, mais surtout du père Pierre), les secrets (des membres de la famille concernant le passé, Paol, le motif de son arrestation par la Gestapo pendant la Seconde Guerre mondiale, les circonstances de sa mort dans les camps de concentration nazis), ainsi que le refus total de parler et de donner la parole à la troisième génération, dont fait partie le narrateur. Hanté par l'ombre d'« un passé *jamais achevé* » (Viart 2008, 89), dont les répercussions se font sentir dans le présent, le petit-fils-narrateur prend conscience du lourd devoir qui pèse sur ses épaules. Ainsi, *La part du fils* revêt une double signification : c'est l'héritage du fils, mais aussi, et surtout, le devoir du fils

vis-à-vis de ses ancêtres et, finalement, face à lui-même. Tourner son regard vers l'Autre familial, écrire sa biographie ne se limite pas à un inventaire de dates et de chiffres ; cela comporte des motivations et des implications profondément autobiographiques. De cette manière, connaître l'Autre signifie (arriver à) se connaître.

Arrêté par les nazis en 1943, déporté en Allemagne, dans les camps de concentration de Dora et de Bergen-Belsen, le grand-père du narrateur demeure un grand absent de la famille : « un inconnu familial, disparu trop tôt et mal » (PF, 38), qui hante les générations suivantes. Paol est un personnage 'présent' par son absence et sa disparition engendre une dissension au sein de la famille, déstabilisant sa structure interne et menaçant la continuité familiale :

« Que devenir dans cette absence de faits, de lieux et de mots ? J'étais comme dépossédé de moi-même. Car ce qui avait bouleversé mon père me faisait souffrir à mon tour, c'était devenu mon héritage, ma part, et il m'avait fallu à un moment consulter un psychologue pour essayer de sortir de cette spirale qui, d'une génération sur l'autre recommençait et me rongait. Ne rien tenter de savoir, n'était-ce pas les abandonner les uns et les autres, et me perdre à mon tour ? Au fond, à cause de ce manque, n'arriver jamais à me saisir en entier ? » (PF, 96-97).

À travers la question du (non-)héritage, du trauma psychologique transmis d'une génération à l'autre et du refus du père d'accorder à son fils le droit de connaître son passé, le droit à la parole, Coatalem tire les ficelles de son histoire pour souligner que l'Autre n'est pas seulement un désir du Moi, mais un besoin indispensable qui assure (la continuité inter- et transgénérationnelle) et rassure l'être humain (sur son appartenance à une certaine communauté). Ainsi, l'absence de Paol brise le cadre familial en nuisant à son unité et en déstabilisant sa structure relationnelle : la disparition de ce « [p]auvre petit grand-père inconnu » (PF, 195) est à l'origine de ce que Simona Jişa appelle une « famille dysfonctionnelle » (2018, 9). Or, le risque de ce manque du (grand-)père est considérable, puisque, comme Guy Corneau le témoigne, « les fils sont laissés sans corps » (2003, 30), expliquant cette dépossession à l'aide d'une image corporelle : « [l]'identité du fils est ancrée dans le corps du père. » (Corneau 2003, 30). Si l'absence physique du père démunit le fils de sa propre identité, cela a des effets en domino, affectant plusieurs générations. Ce n'est pas par hasard que le narrateur de *La part du fils* parle de ses tentatives de « sortir de cette spirale » (PF, 96) où le destin familial l'avait jeté. À l'absence corporelle du grand-père Paol répond à une absence psychique du père Pierre, dont le mutisme ravive le sentiment d'abandon ressenti par le narrateur. Dans ce contexte, faire un pas en arrière vers le grand-père inconnu signifie faire un pas vers soi-même ; se lancer dans un projet biographique qui vise la restitution de cette existence ancestrale s'avère finalement avoir une forte portée autobiographique, voire identitaire.

*Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam* s'inscrit dans le même mouvement (auto)biographique et poursuit le même objectif : récupérer le passé

familial, troquer l'intériorité pour l'antériorité et faire le récit de l'Autre dont l'histoire mène inévitablement vers le Soi. Sous le prétexte d'un voyage au Vietnam des années 1990, à peine ouvert aux touristes, l'auteur-narrateur chemine dans ce paysage à la recherche de quelque chose, ou plutôt de quelqu'un : l'image du grand-père Camille Coatalem, de l'oncle René Coatalem et du père Jean, qui avaient tous séjourné dans cette région du monde durant leur service militaire. L'écriture de *Suite indochinoise* cherche à (re)faire la biographie des trois générations, à restituer à travers le temps et l'oubli les figures familiales. Elle endosse ainsi la forme d'un récit de filiation : écrit à partir d'un manque familial, de l'absence et du silence qui ordonnent une (en)quête à visée identitaire. Une fois arrivé au Vietnam, le narrateur, en archéologue, collecte des informations sur sa famille, tout en comparant le paysage asiatique avec les photographies qui rendent compte des images de ses prédécesseurs dans ce même espace. En ce sens, Coatalem témoigne dans la préface de son livre : « Et puis, surtout, il y a cette ombre tutélaire qui m'obsède et me précède, Camille Coatalem, mon grand-père paternel [...] Je ne l'ai pas connu ; mon père, né après son retour d'Indochine, ne m'en a guère parlé. » (SI, 9). Sans aucun doute, cette obsession du grand-père marque à la fois une possession (la hantise du narrateur par ses ancêtres) et une dépossession (du narrateur, privé de son passé familial, de sa place et de son rôle concret dans la chaîne généalogique). Ainsi, on se rappelle la théorie de Laurent Demanze, qui considère que l'individu contemporain est « à la fois dépossédé de son inscription généalogique et possédé par ces vies antérieures de l'ascendance » (2009, 12). Dans ce contexte, il n'est pas anodin que Demanze (2019a et 2019b) parle d'un « nouvel âge de l'enquête », où le sens du réel, ou, pour utiliser les mots de Shields (2016), le « besoin de réel », est devenu indispensable. Or, cette (en)quête a toujours une finalité identitaire. Le narrateur de *Suite indochinoise* assume pleinement cette visée (auto)biographique de son périple apparemment géographique : « et moi [...] à Hanoi, devant une bière, bar du Hoa Binh Hotel, conviant à mes côtés ces trois soldats tranquilles qui, images stroboscopiques dans l'écoulement du temps, sont les miens autant que d'autres moi-même. » (SI, 147).

S'intéressant aux relations familiales et animé par l'idée que l'Autre joue un rôle significatif dans la construction de la personnalité du Moi, Jean-Luc Coatalem ne se contente pas de faire l'inventaire de ses relations familiales. Il élargit la sphère de sa recherche à d'autres individus, sans proximité biologique avec lui, mais qui l'ont influencé d'une manière ou d'une autre. C'est le cas dans *Le dernier roi d'Angkor*, où le geste autobiographique fait un détour et utilise la biographie de l'Autre comme source indispensable à l'auto-connaissance : c'est en écrivant l'histoire de Bouk, un enfant asiatique connu par le narrateur durant son enfance, dans la maison de ses grands-parents maternels, disparu sans laisser de traces et sans explication à un moment donné, et jamais revu, que l'auteur-narrateur écrit implicitement l'histoire de sa propre vie. Après plusieurs années, ayant retrouvé les photographies de ce garçon dans l'album familial, le narrateur entame une quête obstinée de son « frère asiatique ». Il commence par l'élaboration d'une courte biographie qu'il qualifie de « l'ossature du personnage

Bouk » (DRA, 123), réduite à quelques détails : la date approximative de naissance, les origines et quelques hypothèses sur sa famille biologique, ainsi que sur son arrivée en France à la fin de l'Indochine française. Qui était ce garçon ? Quelle était la raison de sa présence dans la maison de son grand-père ? Étaient-ils apparentés ? Si oui, par quel membre de la famille ? Pourquoi avait-il disparu ? Après avoir collecté quelques informations essentielles sur « ce frère d'adoption » (DRA, 101), le narrateur prend son rôle de biographe au sérieux : « Dans un carnet Muji, acheté à cet usage, j'avais rassemblé toutes ses "preuves de vie" afin de constituer une première ossature du personnage Bouk. Mon dossier ne demandait qu'à s'étoffer au fil des indices. » (DRA, 123). Tout invite à la recherche, à l'enquête mise en œuvre par l'effort d'un sujet conscient du rôle que l'Autre joue dans la construction de sa personnalité et dans la configuration de son schéma identitaire.

## 2.2. L'autobiographie par la biographie : le rapport Moi-Autre

*La part du fils, Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam* et *Le dernier roi d'Angkor* s'inscrivent dans la dynamique de la littérature contemporaine qui revalorise le genre autobiographique, orienté vers la biographie d'une personne-personnage avec laquelle le sujet contemporain s'identifie. « De même que le geste autobiographique s'est infléchi vers une sorte de biographie des ascendants, il lui arrive de se détourner vers des biographies électives. », dit Dominique Viart (2008, 103), plaidant ainsi pour une acception plus large et plus permissive de la notion de *biographie*. Dans ces conditions, le critère de la vérité, du factuel, n'est plus une condition obligatoire pour celui qui se cherche dans l'Autre, illustrant ainsi « une forme particulière de biographie moins tournée vers la reconstitution factuelle d'une vie, que vers la représentation subjective qu'en écrivain peut s'en faire » (Viart, 2008, 103). Autrement dit, le biographique est le miroir de l'autobiographique à travers un jeu où « le sujet s'y éprouve "comme un autre" » (2008, 103). Cette préférence pour le genre biographique marque une dominante esthétique de l'époque contemporaine, qui met en exergue l'importance de l'Autre dans le processus de construction du Moi. Selon Julie Rak, la biographie a longtemps été perçue comme un genre mineur, un précurseur de l'autobiographie (2005, 17), mais elle s'est progressivement imposée dans la tradition littéraire.

Or, ces écritures de soi, qui privilégient le retour du sujet vers l'Autre comme processus de l'autoscopie, illustrent une redéfinition et une revalorisation des notions telles que la biographie et l'autobiographie ; ainsi, la première n'est pas uniquement le précurseur de la seconde, mais aussi une source incontestable d'informations, un schéma fondamental, enrichi par l'autobiographie. Dans ce qui suit, nous nous proposons de traiter les récits de filiation (à travers les trois livres écrits par Jean-Luc Coatalem) comme des écritures (auto)biographiques qui repensent le rapport de l'individu contemporain avec autrui : l'Autre est l'image (plus ou moins fidèle) du Moi qui, au terme de sa recherche de l'Autre, se (re)trouvera lui-même.

Idl n'est pas par hasard que, dans ses livres, Coatalem fait référence à cette conception de l'Autre-miroir. Dans *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam*, Coatalem introduit la notion des « autres moi-même » : « ces trois soldats tranquilles [son grand-père paternel, son oncle et son père] qui, images stroboscopiques dans l'écoulement du temps, sont les miens autant que d'autres moi-même. » (SI, 147). Le même jeu du miroir est repris dans *La part du fils*, où le (petit-)fils se cherche lui-même dans la figure de son père et de son grand-père : « Avais-je de cette figure quelques traits, des habitudes, des gestes familiers ? Étais-je un peu lui, et lui déjà moi ? » (PF, 38).

Alors que, dans *La part du fils* et *Suite indochinoise*, ce rapport avec un autre familial et son rôle dans l'échafaudage identitaire du sujet héritier est en quelque sorte inévitable, par la loi de la génétique et de la transmission héréditaire des traits physiques et caractériels d'une génération à l'autre, la situation change de dimension avec le roman *Le dernier roi d'Angkor*. Nous rappelons ici les idées de Dominique Viart sur le « sujet [qui] se cherche dans la figure de l'autre », poussant les limites de cette appropriation-identification jusqu'à se retrouver dans une « "ligne de fiction" » et à construire « sa fiction d'autrui » (2008, 103). Ainsi, dans *Le dernier roi d'Angkor*, l'auteur-narrateur part à la recherche de son « frère » d'enfance, le Cambodgien Bouk, disparu sans explication il y a des années. Il est question ici d'une filiation élective, instituant une fratrie imaginaire entre le narrateur et son « frère choisi » (DRA, 90) dont il cherche à se faire le miroir : « Et qui était celui-là, jeté dans les rues grouillantes d'indigènes et de cyclopousses, franchissant un affluent du Mékong, sinon un autre moi-même, plus âgé et plus fort ? Sur leurs traces, s'ouvrait une vie dangereuse. Elle nous aurait rendus enfin à nous-mêmes. » (DRA, 55).

Qu'il s'agisse d'un Autre familial (le grand-père, dans *La part du fils* et *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam*) ou familial (le personnage Bouk dans *Le dernier roi d'Angkor*), il est question d'un manque initial qui impose la quête d'autrui. Comme cette figure absente de la filiation constitue un point de référence indispensable dans le schéma identitaire du sujet, ce dernier se lance dans une investigation sous le prétexte de chercher ces familiers, de les retrouver et de restituer leurs existences oubliées. Pourtant, sous la fausse impression d'une démarche biographique, plus l'(en)quête avance, plus on se rend compte de son sens subversif, véritable motif de la recherche : à travers les regards croisés des Autres, le sujet contemporain se retrouve lui-même, puisqu'il voit son reflet dans ces jeux complexes de miroitements. Dans *La part du fils*, après avoir exploré des pistes improbables, consulté des archives et d'autres documents historiques, imaginé des scénarios et échafaudé des hypothèses, le narrateur questionne lui-même le but de son enquête : « Qu'allais-je trouver ? Rien de plus que je ne savais. Même si je me doutais que l'essentiel restait ailleurs, inaccessible, scellé dans la chambre des mémoires et du temps, tel un morceau d'inconnu et de silence. » (PF, 219). C'est à la fin de ses investigations que le narrateur admet les réussites et les limites de son projet (auto)biographique, tout en appréciant cette quête comme un instrument d'auscultation :

« Qu’aurais-je alors *reconnu* de plus ? [...] Tout était devenu glace et distance. Comme dans ce conte où le coffret interdit ne cache qu’un fragment de miroir, sa vérité était ailleurs, mon histoire raccommodée ne le résumerait pas : Paol était surtout ce que je ne savais pas, ce que je ne saurais jamais, n’apprendrais en aucun cas. Allant vers lui, j’avais fait au mieux un peu de chemin vers moi... » (PF, 235-236).

Si dans *La part du fils* le narrateur valide, par les mots « [a]llant vers lui, j’avais fait au mieux un peu de chemin vers moi » (PF, 236) la finalité autobiographique de son projet apparemment biographique, dans *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam* il utilise des techniques similaires. Ainsi, après avoir arpenté le territoire cambodgien, suivi les traces (effacées) de ses ancêtres, tenté de les retrouver et de rester fidèle à leur itinéraire, le narrateur se dédouble ; il se transforme en ces figures du passé, libérant et se libérant de ces fantômes : « Qu’aurais-je espéré trouver sinon, sous différents masques, dans quelque accident du temps qui serait celui aussi de la mémoire, un peu de moi-même ? » (SI, 170).

Alors que, dans le cas de la filiation biologique, la connexion Moi-Autre et le jeu du miroir s’imposent par la loi de la génétique, où la question de l’héritage est indispensable, dans le cas de la filiation élective, les synapses relationnelles de l’individu s’expliquent par ses choix. En ce sens, l’individu cherche à (se) construire une seconde ligne d’appartenance, à s’affilier à une seconde famille sur la base de certains critères, où l’identification joue un rôle extrêmement important. Si le narrateur du roman *Le dernier roi d’Angkor* choisit Bouk comme figure de la filiation, ce choix n’est pas du tout aléatoire, mais repose sur des critères concrets :

a) origines communes (le narrateur et Bouk sont tous deux liés à l’espace français : l’un par sa naissance, l’autre par son exil ; ils sont aussi hantés par l’espace asiatique : le narrateur, par son obsession de l’Ailleurs, d’exotisme, et son frère cambodgien, par les rêves d’une vie vécue dans sa terre natale) ;

b) parallélismes biographiques (les deux ont des ancêtres au Cambodge et les dates de l’arrivée de Bouk et des parents du narrateur en France se recourent) ;

c) biographies croisées (les deux ont passé une période de leur enfance ensemble), etc.

Réduit au silence par sa famille biologique, qui ne lui a guère parlé, ni du motif de l’apparition de Bouk dans le paysage familial, ni de la raison de sa disparition, le narrateur éprouve ce besoin de connaître la vérité. En biographe, il s’abandonne vite à ce jeu qui dépasse les limites d’un projet biographique. Ainsi, après avoir collecté des informations sur son frère d’autrefois, le narrateur se rend au Cambodge, dans l’espoir d’y retrouver son frère asiatique, où il se perd dans l’exotisme d’un espace qui le happe et où il découvre son autre Moi, la partie asiatique de son identité :

« Mon voyage me plongeait dans un état alternatif d’excitation et de désarroi qui me laissait sans forces [...] À chaque fois, le même rêve chaotique me happait

[...] Par un phénomène de doublement, comme si je me surplombais, je me voyais alors marcher, j'étais plus petit que la normale, à la fois plus agité et plus inquiet, et par extraordinaire j'arrivais à distinguer à travers la cage de mon thorax le fruit rouge battant du cœur [...] quelque chose de plus fort que tout, tapi dans la grotte, m'attendait. Lui ? » (DRA, 181-182).

En fait, qu'est-ce que cette « grotte » dans laquelle le narrateur s'enfonce sinon le fond même de son être, cette partie (encore) inconnue ou peu connue de lui-même ? Et qui est cette personne, référencée par « Lui » ? Ce n'est pas Bouk, le frère d'enfance, comme on pourrait le croire, mais *l'autre moi-même*, l'autre visage du narrateur qui accepte ce jeu de dédoublement :

« Alors, remontés de ma mémoire, ce furent [...] tous ces espaces d'autrefois que nous traversions ensemble, Bouk et moi, entre le réel et la légende, le désir et la peur, nos vies fragiles qui me revinrent et, brassées les unes aux autres, se fondirent ensemble... Tout était lié et délié, tout me tenait et me délivrait. Non, il n'y avait jamais rien au bout du chemin sinon moi-même. » (DRA, 275).

Par cette confession, l'auteur-narrateur confirme la réussite de son projet autobiographique, amorcé dès le début sous la formule d'un Dehors comme clé d'accès au Dedans et d'un Autre comme cheminement vers Soi : « "On fit comme toujours un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi". »<sup>1</sup> (DRA, 7).

### 3. Conclusion

L'autobiographie, qui fait l'objet de nombreuses créations littéraires, même à l'époque contemporaine, a été investie de nouvelles significations. L'émergence de cette forme de littérature, non pas nouvelle mais plutôt renouvelée, à laquelle nous nous sommes attachée en utilisant le terme de récit de filiation, témoigne de ce qu'on a appelé le retour du sujet, conscient qu'il ne peut se définir que par son rapport à un Autre. Or, l'absence de l'Autre met l'individu de notre époque en difficulté : cet « être d'absence » (Demanze 2009, 21)<sup>2</sup> prive le sujet contemporain de son héritage de droit (de son passé, de ses références identitaires), menaçant ainsi le lien filiatif. En manque de (re)pères, alors que cet Autre, qu'il soit biologique ou non, s'absente, l'individu est contraint d'accepter la seule variante restée : s'engager dans une (en)quête où il troque l'intériorité pour l'antériorité, le Moi pour l'Autre, à travers un jeu de va-et-vient où le Moi se dédouble et se découvre dans l'Autre, miroir du même individu. En dernière phase, ce projet apparemment biographique dévoile sa véritable visée : la quête d'autrui devient finalement quête du Moi. Par cette dimension, la littérature contemporaine réalise un rapprochement des deux catégories génériques, annulant toute idée d'un

<sup>1</sup> Cette théorie du Dehors qui ouvre la voie d'accès vers le Dedans est à Victor Segalen et elle est reprise comme épigraphe du roman *Le dernier roi d'Angkor*.

<sup>2</sup> Demanze emploie ce syntagme pour décrire la figure du père, présentée dans ces écritures.

rapport d'infériorité ou d'exclusion, pour souligner que la biographie sert aussi de moyen pour (re)écrire l'autobiographie.

## Bibliographie

### Textes de références

- Coatalem, Jean-Luc. 1999. *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam*. Paris : Le Dilettante.  
Coatalem, Jean-Luc. 2010. *Le dernier roi d'Angkor*. Paris : Éditions Bernard Grasset.  
Coatalem, Jean-Luc. 2019. *La part du fils*. Paris : Stock.

### Ouvrages critiques

- Bergounioux, Pierre. 1996. *La Mort de Brune*. Paris : Gallimard.  
Corneau, Guy. 2003. *Père Manquant, Fils Manqué : Que Sont les Hommes Devenus ?* Québec : Les Éditions de l'Homme.  
Demanze, Laurent. 2008. *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*. Paris : Librairie José Corti.  
Demanze, Laurent. 2019a. *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*. Paris : Éditions José Corti.  
Jișa, Simona. 2018. *Questions de filiation littéraire*. Cluj-Napoca : Casa Cărții de Știință.  
Lejeune, Philippe. 1975. *Le Pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil, coll. « Poétique ».  
Shields, David. 2016 [2010]. *Besoin de réel : un manifeste littéraire*. Paris : Au Diable Vauvert.  
Viart, Dominique ; Vercier, Bruno. 2008. *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, 2<sup>e</sup> édition augmentée. Paris : Bordas.

### Articles et études

- Demanze, Laurent. 2009. « Les possédés et les dépossédés », in *Études françaises*, vol. 45, no. 3, p. 11-23.  
Demanze, Laurent. 2019b. « Un nouvel âge de l'enquête », in *Revue de la BNF*, vol. 59, no. 2, p. 124-133.  
Rak, Julie. 2005. « Introduction – Widening the field : Auto/biography theory and criticism in Canada » [Introduction - Élargir le champ : Théorie et critique de l'Auto/biographie au Canada], in Julie RAK (dir.), *Auto/biography in Canada : Critical Directions* [Auto/biographie au Canada : Directions critiques]. Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, coll. « Life Writing Series » p. 1-29.  
Viart, Dominique. 2009. « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », in *Études françaises*, vol. 45, no. 3, 95-112.  
Viart, Dominique. 2019. « Les récits de filiation. Naissance, raisons et évolutions d'une forme littéraire », in *Cahiers ERTA*, no. 19, p. 9-40.

### Sigles

- PF – Coatalem, Jean-Luc, *La part du fils*.  
SI – Coatalem, Jean-Luc, *Suite indochinoise : Récit de voyage au Vietnam*.  
DRA – Coatalem, Jean-Luc, *Le dernier roi d'Angkor*.